

# Van Vincent Gogh & Jean Giono



Elzéard l'a fait. Elzéard Bouffier.

Planter des chênes, sans répit,  
dans les landes désertes qui entouraient sa bergerie.

Là-bas est née toute une forêt.

À la mort du vieil homme, la jeune Fanfan s'est promis  
d'aller sillonner la Provence. Carnet et cartes en main,  
elle est enfin prête à retrouver la forêt d'Elzéard.



PONT DES ARTS  
LES CARNETS



Un récit au cœur de la Provence de Van Gogh et Giono,  
sur les traces de *L'Homme qui plantait des arbres*.

Illustré par 14 tableaux du peintre.

[www.elanvert.fr](http://www.elanvert.fr)

14 €



LA FORÊT D'ELZÉARD



*l'élan vert*

G. ELSCHNER • F. MANSOT



# Van Gogh

*l'élan vert*

# LA FORÊT D'ELZÉARD



Inspiré d'une nouvelle de *Jean Giono*  
GÉRALDINE ELSCHNER • FRÉDÉRIK MANSOT



LA FORÊT D'ELZÉARD

Les références à *L'Homme qui plantait des arbres* de Jean Giono sont constantes dans ce texte. Les citations reprises y sont notées *en italique*. Les mots isolés, les motifs, les personnages ne sont en revanche pas soulignés afin de ne pas alourdir la lecture. L'ensemble n'a qu'un souhait : inviter le lecteur au terme de cet ouvrage à se plonger dans le texte original...

*« Pour que le caractère d'un être humain dévoile des qualités vraiment exceptionnelles, il faut avoir la bonne fortune de pouvoir observer son action pendant de longues années. Si cette action est dépouillée de tout égoïsme, si l'idée qui la dirige est d'une générosité sans exemple, s'il est absolument certain qu'elle n'a cherché de récompense nulle part et qu'au surplus elle ait laissé sur le monde des marques visibles, on est alors, sans risque d'erreurs, devant un caractère inoubliable [...].  
Elzéard Bouffier est mort paisiblement en 1947 à l'hospice de Banon. »*  
Jean Giono, *L'Homme qui plantait des arbres*

Nous remercions sincèrement Sylvie Giono et les éditions Gallimard grâce à qui Elzéard Bouffier a pu reprendre vie dans ce récit.

*À Fanfan  
en souvenir de Pierre Maurice  
dont les pensées de berger  
émaillent le texte.  
G. E.*

*À mon père, peintre... comme Van Gogh!  
F. M.*

VAN GOGH



# La Forêt d'Elzéard

GÉRALDINE ELSCHNER • FRÉDÉRIK MANSOT

*Inspiré d'une nouvelle de Jean Giono*

*l'élan vert*

Elzéard l'a fait.

Elzéard Bouffier.

C'est Fanfan qui me l'a raconté.

Elle était toute jeune encore quand elle a rencontré ce vieux berger à la maison de retraite de Banon.

En allant rendre visite à son grand-père, elle avait vite remarqué ce grand vieillard aux yeux clairs, presque centenaire, toujours assis sur une petite chaise de paille en face de la fenêtre.

La sérénité de cet homme l'intriguait. Des heures durant, les mains croisées sur sa canne, Elzéard regardait les arbres de la cour.

Trois grands troncs noirs parmi les buissons et les fleurs...



*Vieux Paysan, portrait de Patience Escalier, 1888.*





Les arbres,  
il les aimait.  
Ça se voyait.

*Jardin de l'hôpital d'Arles*  
(devenu Espace Van Gogh)  
1889.

Ma grand-mère a toujours été curieuse. Un jour en passant, elle a ramassé la canne qu'il venait de faire tomber. Ce n'était pas une canne ordinaire. Elle était taillée dans une branche, et sculptée de feuilles et de lettres sur toute sa longueur.

— Elle est belle, a dit Fanfan.

— C'est mon bâton de berger, a répondu Elzéard.

À voix basse, elle a essayé de déchiffrer les mots ciselés dans le bois.

— *BLAN-CHE MAR-GUE-RITE...*

— ... *JE TE VOIS ÉCLORE*, a continué le vieil homme. La suite se cachait de l'autre côté, gravée au couteau parmi les fleurs enlacées.

— ... *CHEVEUX BLANCS, JE TE VOIS MOURIR.*

Un semblant de sourire a éclairé les sillons de son visage.



— L'un pour vous, l'autre pour moi...

Asseyez-vous donc, petite demoiselle. Quel est votre nom ?

— Françoise. Mais tout le monde m'appelle Fanfan.

— Mademoiselle Fanfan...

Personne, jamais, ne l'avait appelée ainsi.

Et personne, jamais, ne l'avait vouvoyée.

Ce vieillard venait-il d'une autre planète ?

Longtemps, Elzéard est resté là, sans dire un mot, les yeux perdus dans le feuillage.

Le berger était de ceux qui parlent peu. Fanfan s'est donc tue elle aussi. Puis elle a risqué :

— Vous aviez beaucoup de moutons dans votre troupeau ?



— Une trentaine.

— Et un chien aussi pour vous aider à les garder ?

— Bien sûr.

Silence.

Fanfan était tenace. De jour en jour, à force de présence, à force de patience, elle a réussi à lui faire raconter son histoire.

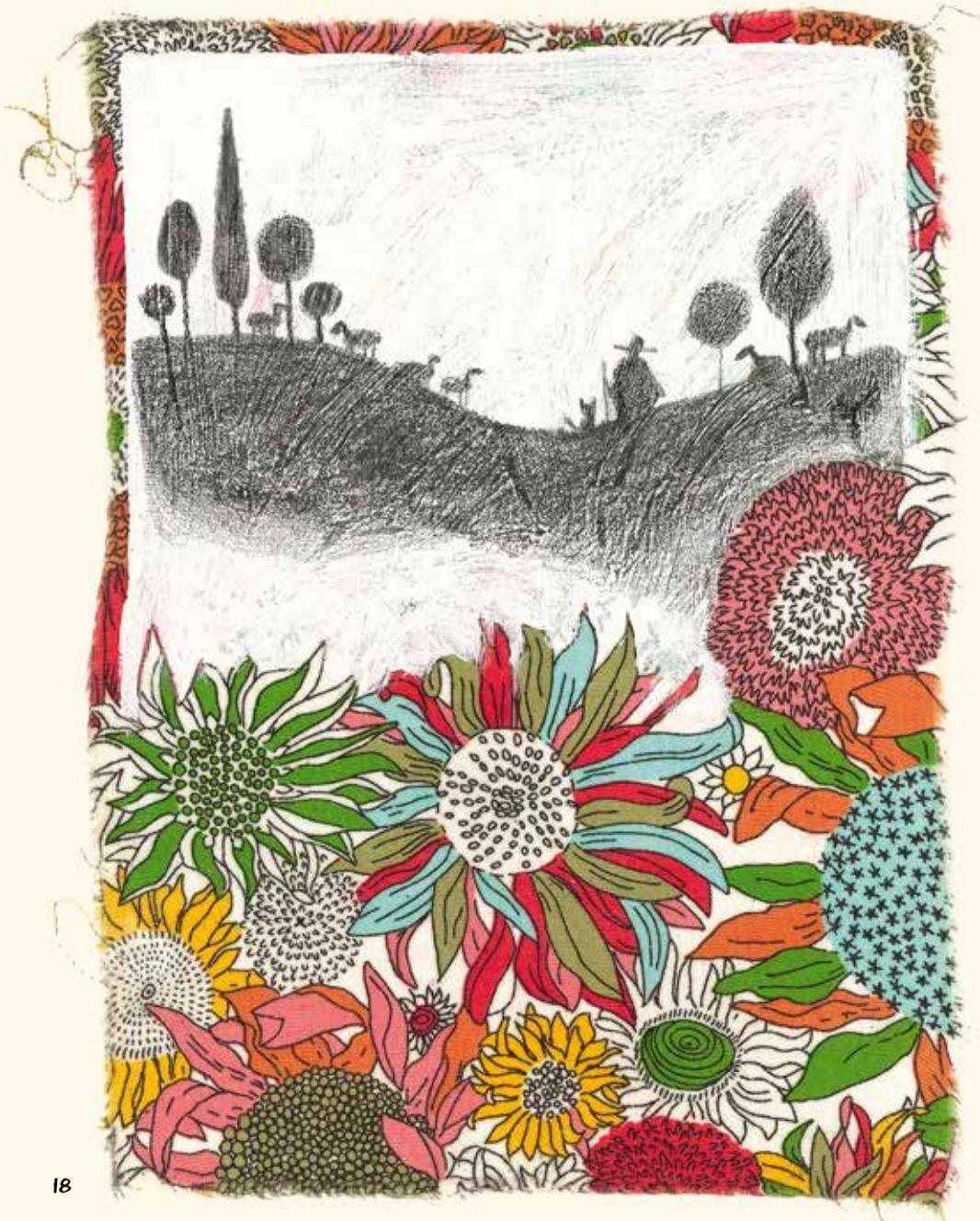
Dans le temps, *il avait possédé une ferme dans les plaines...*





Un coin  
de terre  
qu'il aimait  
travailler.  
Des années  
de bonheur  
partagé.

*Les Premiers Pas (d'après Millet), 1890.*



Mais après la mort de son fils unique, puis de sa femme, il s'était retiré loin du monde, avec ses brebis et son chien. Dans les landes désertes de Provence, il avait rapiécé de ses mains la ruine d'une bergerie.

— *Pas une cabane mais une vraie maison en pierre, dit-il fièrement. Son toit était solide et étanche.*

*Le vent qui le frappait faisait sur les tuiles le bruit de la mer sur les plages.* La journée, je sillonnais les environs avec mon troupeau.

— Et le soir, qu'est-ce que vous faisiez, tout seul ? voulut savoir Fanfan.

— Le soir, je parquais mes bêtes pour les protéger des chiens sauvages. Puis je rentrais chez moi.

Je préparais ma soupe, je reprisais mes vêtements, je notais des choses dans mon petit carnet, je dessinais parfois... Mon chien me tenait compagnie. Il était fidèle, et si bienveillant.





Ma maison était modeste,  
mais elle était toujours  
bien tenue...

Chambre de Van Gogh, 1889.

— Ensuite je...

Il s'arrêta net.

Fanfan regretta sa question. Était-elle trop curieuse ?

— Je triais des glands, dit-il enfin.

— Des glands ? Pour quoi faire ?

Il n'y avait pas de sangliers à nourrir dans ces coins reculés du pays.

Elzéard toussota, les mains crispées sur son bâton.

— C'est que je... je...

Après plusieurs pauses, il se mit à raconter pour de bon.

— Je séparais les bons glands des mauvais. Il fallait *éliminer les petits fruits ou ceux qui étaient légèrement fendillés*. Ils devaient être parfaits. Chaque matin, j'en emmenais une centaine avec moi...

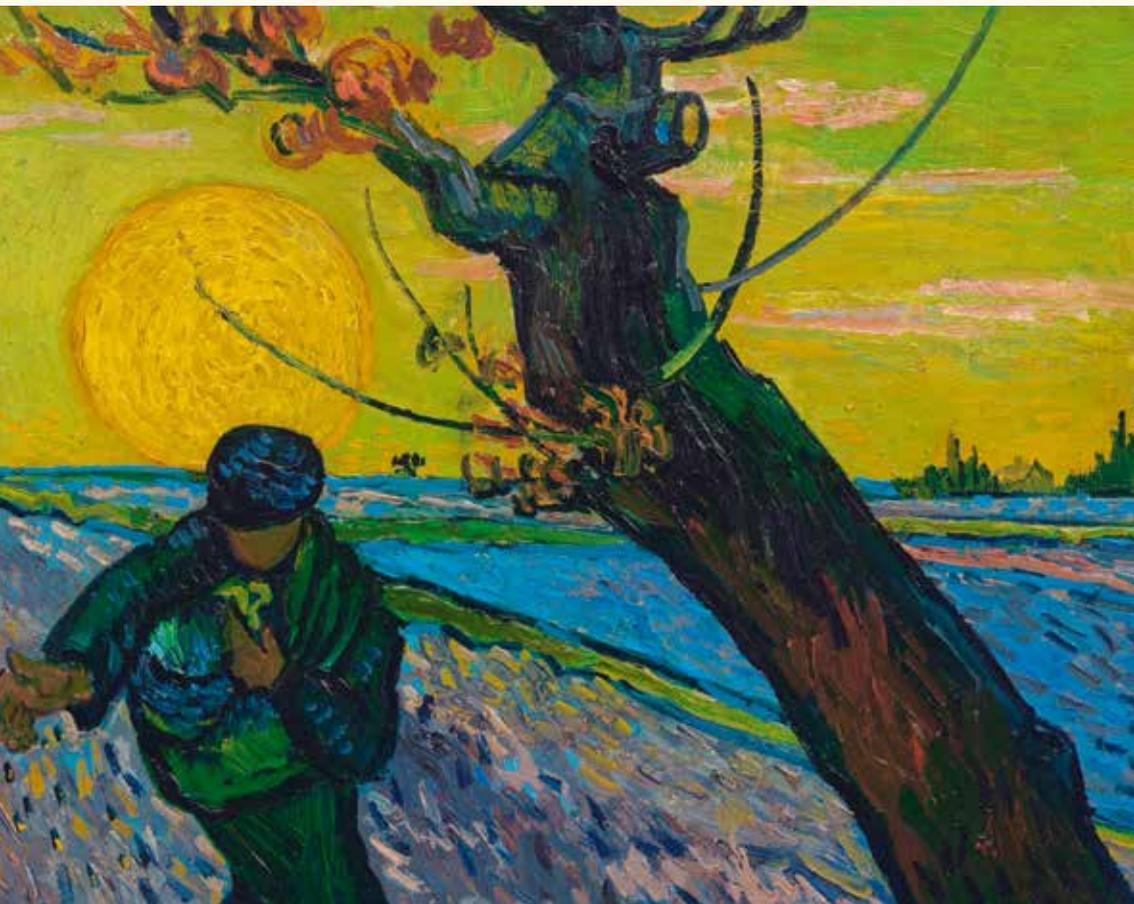
— Cent ! Et après ?



— Au lieu de descendre vers les plaines où, dans le temps, j'ensemenciais la terre, je gagnais les hauteurs où plus rien ne poussait. Là, dans le sol sec et dur, je faisais des trous avec une tringle de fer, grosse comme le pouce. Dedans, je mettais un gland.



- Tous les jours ?  
— Tous les jours. Je plantais des chênes.  
— Combien en tout ?  
— Les trois premières années, j'en ai planté cent mille dans ces lieux désertiques. Sur les cent mille, vingt mille sont sortis. Sur ces vingt mille, la moitié a disparu, malade, ou grignotée par les rongeurs.  
*Restaient dix mille chênes.*  
— Et ils ont poussé ?  
— Oui. Dix ans plus tard, ils étaient plus hauts que moi !  
Une véritable petite forêt était née.



Le Semeur, 1888.

— Mais ce n'était qu'une goutte d'eau dans la mer...  
Entre-temps, je m'étais mis à reproduire des hêtres  
aussi en collectionnant des faines, et des bouleaux pour  
les fonds plus humides. Pendant que les gens faisaient  
la guerre, moi, je plantais des arbres.

Quelle histoire incroyable ! Ce vieil homme, seul dans  
la montagne, avait fait tout ça, de ses mains ?

Fanfan en resta sans voix.

Elzéard se contenta de sourire.

— Personne, évidemment, n'expliquait ce phénomène,  
car personne ne savait rien de mes plantations – à part  
un jeune randonneur à qui, un jour, j'avais donné de  
l'eau. Du coup, il avait partagé pour quelque temps

mon coin de solitude et m'avait accompagné dans  
la montagne. De loin, en arrivant, il m'avait *pris pour*  
*le tronc d'un arbre solitaire* ! Vous vous rendez compte ?  
C'est drôle, n'est-ce pas ? Il est revenu me voir  
chaque année.

Les officiels, eux, se sont posé beaucoup de questions.

On n'avait jamais vu une forêt pousser toute seule !

Une délégation des Eaux et Forêts est venue l'examiner,  
mais les techniciens n'ont rien pu expliquer. Le député  
en personne avait même fait le déplacement pour  
l'admirer !

Le garde forestier, lui, n'a rien trouvé de mieux que  
de m'intimer *l'ordre de ne pas faire de feu dehors de peur*  
*de mettre en danger la croissance de cette « forêt naturelle ».*

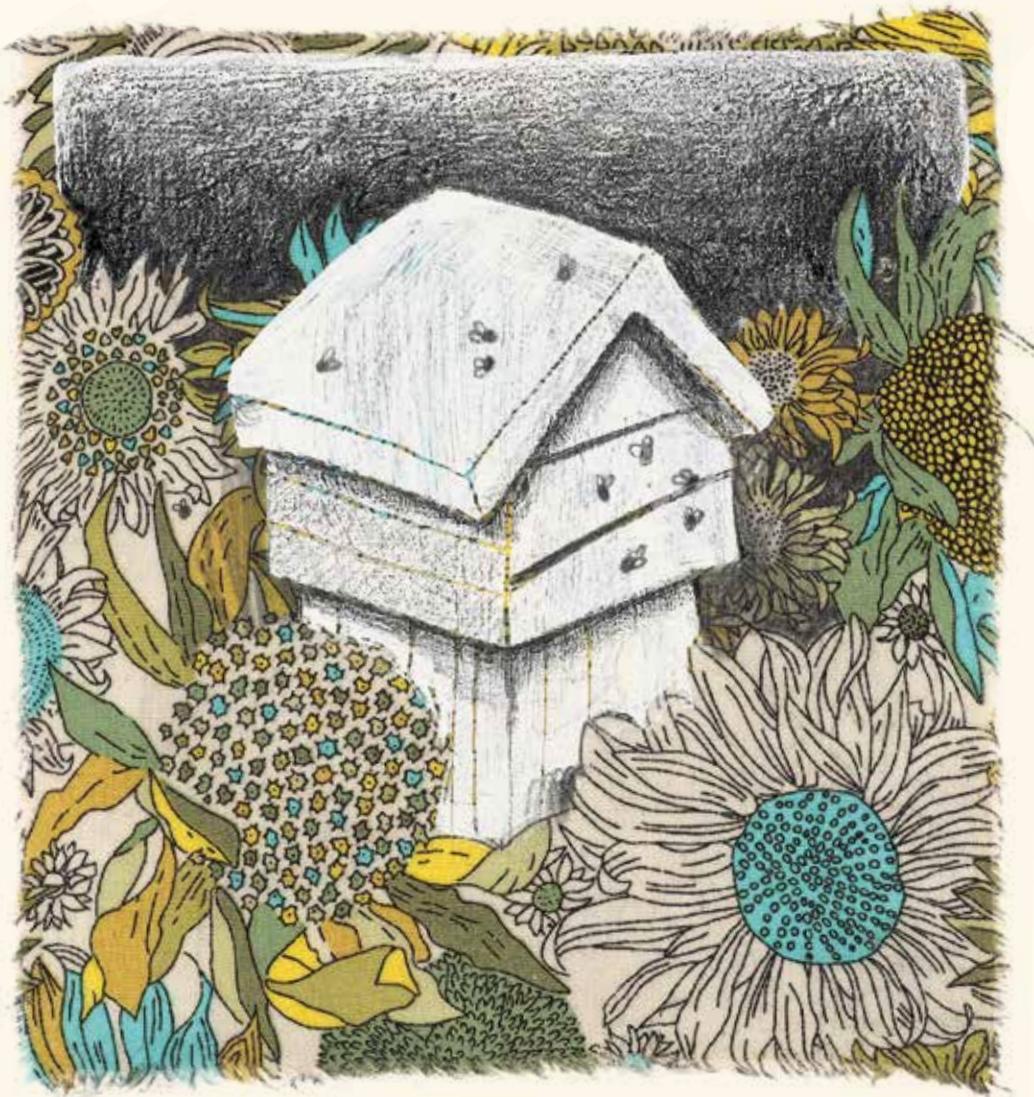
Ajouter hêtres  
et bouleaux!



Naturelle,  
MA forêt ?  
J'en ai bien ri  
sous ma grosse  
moustache.

Fanfan en avait  
ri autant que lui.





— Le temps faisant,  
j'ai dû réduire le nombre  
de mes moutons car  
ils risquaient de plus en plus  
de grignoter mes arbustes.

Quatre brebis sont restées auprès de moi,  
pas plus. Alors, je suis devenu berger d'abeilles.  
La sève, le miel, ça se ressemble un peu !



*Moutons ou arbres :  
il faut choisir.  
Abeilles plutôt.*

Puis le regard d'Elzéard s'assombrit.

— Il y a eu des moments durs aussi. Une année, tous  
les érables que j'avais mis des mois à planter sont morts.  
Tous ! Du premier au dernier. C'est tellement triste,  
un arbre mort... Mais je n'ai pas baissé les bras pour  
autant. J'ai préparé de nouvelles pousses, j'ai marché,  
toujours plus loin, et je les ai plantées, plantées,  
plantées...





— Et maintenant ?  
— Maintenant,  
j'ai l'air moi-même  
d'un vieil olivier  
tout tordu  
par le vent...

— La région en revanche a rajeuni et bien changé.  
Grâce aux arbres, la chaîne de la nature s'est reformée... L'eau a recommencé à couler des fontaines et des ruisseaux qui, de mémoire d'homme, avaient toujours été à sec et, petit à petit, les villages abandonnés des environs ont repris vie. On a *déblayé les ruines, abattu les pans de murs délabrés et reconstruit des maisons entourées de jardins potagers*. Aux alentours de Vergons, les terres sont de nouveau cultivées. *C'est désormais un endroit où l'on a envie d'habiter.* Il y a même un car qui relie la montagne à la vallée.

Il soupira et regarda Fanfan droit dans les yeux.

— Voilà, petite demoiselle, vous connaissez mon secret à présent.

— Merci, Berger. Un jour, j'irai la voir, votre forêt !  
promit Fanfan.

*Arbres = retour de l'eau !*





Quelques jours plus tard, en allant voir son grand-père, Fanfan trouva la chaise vide en face de la fenêtre. Elzéard était souffrant.

— Il a eu un malaise et doit garder le lit, dit l’infirmière. Mais il m’a remis ceci pour vous. Et elle lui tendit un carnet, le bâton de berger et, posée sur une enveloppe, une vieille pipe en bois. D’une main tremblante, Fanfan décacheta la lettre.



*Chaise à la pipe*, 1888.

Merci, mademoiselle Fanfan,  
pour tout ce temps que vous m'avez offert.  
Mon bâton sera bien chez vous (pour faire les  
trous, mieux vaut cependant prendre une tringle  
de fer, grosse comme le pouce...). Je vous souhaite  
de trouver cette paix que les arbres m'ont apportée.

Recevez du Berger son bon souvenir  
et ses meilleures amitiés.

E. B.

P.S. Si elle vous plaît, gardez aussi  
ma petite chaise de paille.  
Elle m'a porté fidèlement pendant tant d'années.



La fine écriture était belle, régulière et penchée.  
Dans le carnet, grossi de fleurs séchées, les pages  
débordaient d'indications, de plans précis, de notes  
et de dessins. Son chien, ses moutons, ses arbres.  
Ici un chêne, là des hêtres, plus loin quelques bouleaux  
ou des érables. Tout ce qui faisait sa vie. Tous les  
habitants de ses forêts qui, comme il l'avait raconté,  
s'étendaient jusqu'à trente kilomètres de sa vieille  
maison de pierre.





C'est au pied  
d'un cyprès  
qu'il fut enterré.

*CHEVEUX BLANCS, JE TE VOIS MOURIR...*

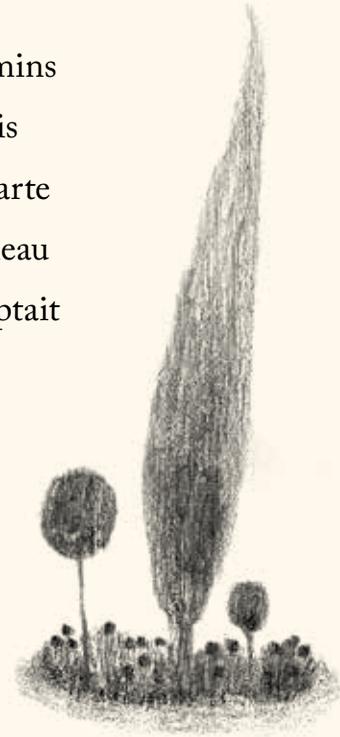
Le bâton du berger sommeilla des années durant.

Un jour enfin, Fanfan rassembla cartes et carnet.

Il était temps de tenir sa promesse.

La forêt d'Elzéard l'attendait.

Sac sur le dos, elle sillonna les chemins  
dont il lui avait tant parlé et, croquis  
à la main, chercha Vergons sur la carte  
de la région. Mais en vain. Le hameau  
était trop petit peut-être, il ne comptait  
que quelques maisons...



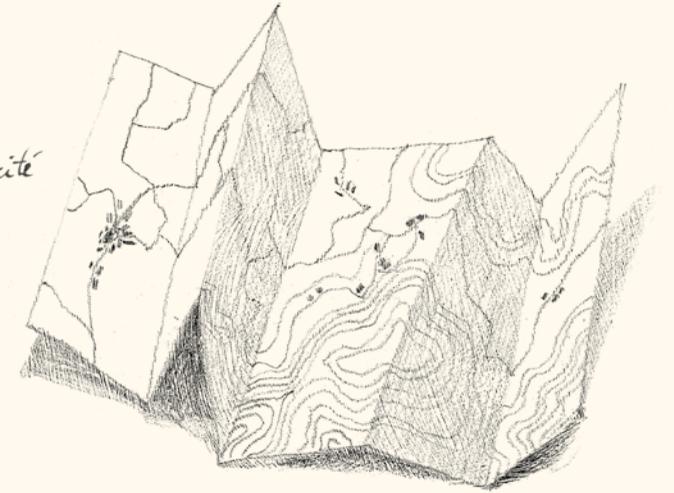
— Vergons ? C'est beaucoup plus à l'est, affirmèrent les paysans.

En Provence, à les croire, aucune région ne correspondait à ses descriptions. Et lorsqu'elle leur parla d'une forêt de chênes sur les hauteurs, ils haussèrent les épaules. Rien de tout ça par ici, elle devait se tromper de coin.

— C'est un berger qui l'a plantée, en mettant des glands en terre, partout où il passait, insista Fanfan. J'en suis sûre, c'est lui qui me l'a raconté ! Cent mille en tout ! Les terres étaient arides, rien n'y poussait avant.

— Si la terre était aussi aride, jamais ils n'auraient survécu, ces pauvres glands, répondit un vieil homme. Ou alors il aurait fallu les planter si profondément que jamais ils n'auraient germé. Et puis d'abord, d'où venaient-ils, tous ces glands ? Cent mille, faut les trouver ! Et les ramasser, puis les transporter... Vous rêvez, ma p'tite dame, vous rêvez !

Vergons :  
ancien hameau ressuscité



Fanfan n'abandonna pas pour autant.

Elle poursuivit sa marche jusque dans les sites les plus isolés, son carnet à la main, mais impossible d'identifier les lieux. Quand, au loin, elle aperçut une petite silhouette solitaire, elle s'en approcha, repensant au randonneur dont avait parlé Elzéard. Était-ce *le tronc d'un arbre solitaire* à l'horizon ?



Non, c'était une jeune bergère entourée de son troupeau. Fanfan lui demanda de l'eau, et elle but à sa gourde avant de se reposer quelques heures dans la paille dorée d'un champ de blé fraîchement moissonné.

Blanche, c'était son nom, ne put l'aider davantage. Elle n'était pas de la région et venait d'arriver pour l'été. Chaque année, elle quittait la ville où elle vivait pour retrouver le calme des monts qu'elle aimait par-dessus tout. Autour d'elle, les moutons paissaient tranquillement. Au loin, les fermes sommeillaient au soleil. Cet endroit respirait la paix.

Le ciel se faisant menaçant à l'horizon, elle invita Fanfan à passer la nuit dans sa modeste maison.



En redescendant le lendemain, Fanfan traversa des hameaux semblables à ceux qu'avait décrits Elzéard. Si elle ne trouva pas sa bergerie, elle en découvrit une autre en bordure d'un village, rapiécée elle aussi de main d'homme, blottie entre oliviers et champs de blé. La bâtisse était à vendre. Elle s'y installa. Mais mille questions la tourmentaient... Pourquoi les cartes ne correspondaient-elles pas au carnet d'Elzéard ? Où avait-il vécu exactement ? La maison de retraite avait peut-être plus d'informations ? Et plus de renseignements sur la vie du vieux berger ?

— Si je me souviens de M. Bouffier ? lui dit la directrice. Bien sûr que oui ! Un homme charmant. Il a vécu plusieurs années chez nous.

— Savez-vous par hasard où il habitait avant, du temps où il était berger ?

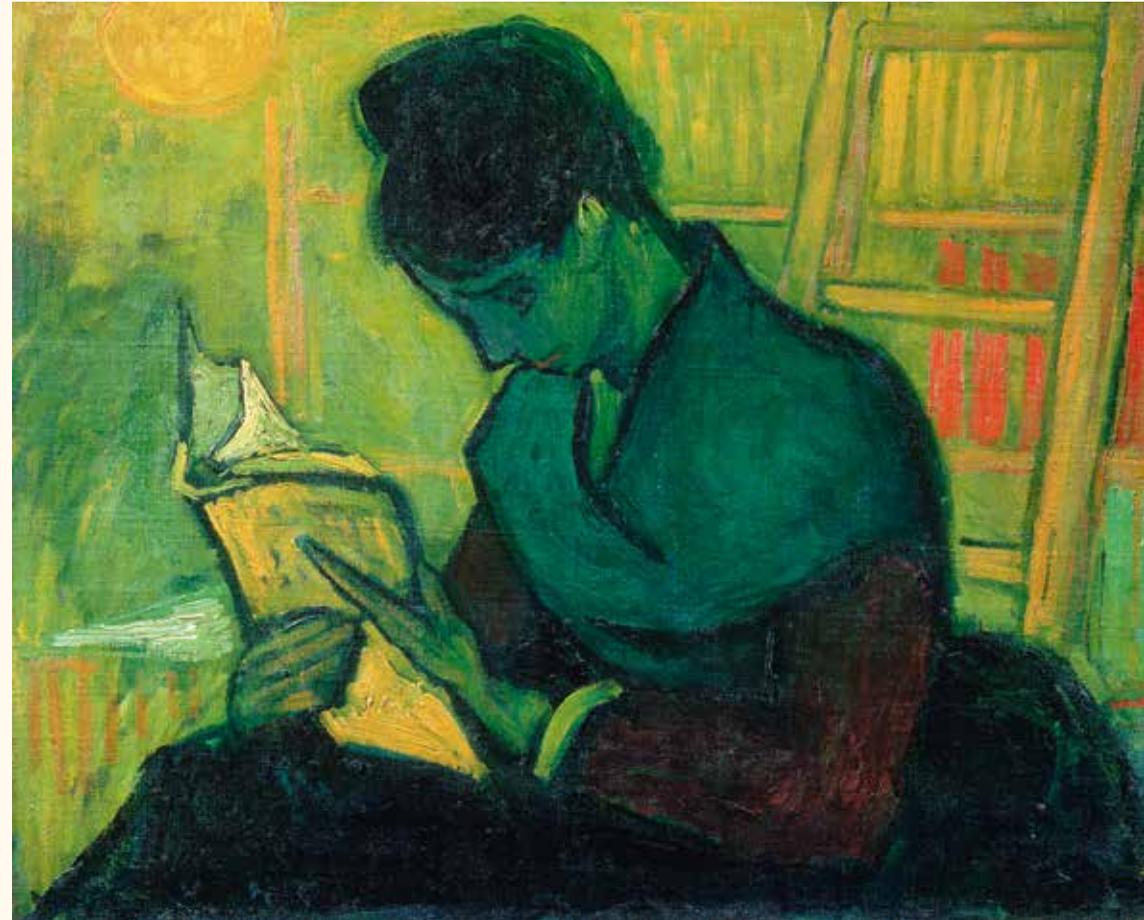


— Berger ? Elzéard ? Vous devez faire erreur, mademoiselle. Nous avons bien eu plusieurs anciens bergers chez nous, mais M. Bouffier, lui, écrivait... c'était un merveilleux conteur.

— Un conteur ??? Mais ce n'est pas possible. Vous êtes sûre ?

— Sûre et certaine ! Dans la région, il émerveillait son public. Les gens venaient de loin pour suivre les soirées où il nous emmenait dans les histoires les plus folles. En vieillissant, il s'est retiré du monde et est devenu aussi silencieux que les hommes de la terre dont il racontait si bien la vie. Et comme beaucoup d'autres, il a commencé à perdre pied entre ses souvenirs et ses désirs, ses contes et la réalité... Moi, j'aurais pu l'écouter pendant des heures. Il m'a offert plusieurs de ses récits. Attendez... Sur une étagère de son bureau, elle prit quelques livres.

Fanfan les emporta chez elle et s'enferma des jours entiers.



*Une liseuse de romans, 1888.*

C'était à devenir fou !

Elzéard lui avait-il raconté des histoires ? S'était-il moqué d'elle ? Dans l'un de ses livres, elle trouva un récit qui ressemblait étrangement à ce qu'il lui avait confié de sa vie. Les noms de villages, le randonneur, les arbres... Tout était donc inventé



de bout en bout ? Conteur ? menteur ? Où commençait l'un ? Où finissait l'autre ? Elle n'en dormait plus.

Déception, rancœur l'envahissaient.

Fanfan mit des jours à en sourire.

Conte ou réalité, finalement, peu importait. L'histoire

était belle, très belle. Et à tant aimer les arbres, son berger y *avait trouvé un fameux moyen d'être heureux !*

Elzéard n'avait peut-être planté lui-même qu'une dizaine de chênes, en se promenant avec son père dans la campagne, comme il le racontait dans un autre livre. Mais qui sait...

Cent ans plus tôt, un Américain surnommé Johnny Appleseed, « Jeannot Pépin-de-Pomme », avait paraît-il réussi à faire pousser des quantités de pommiers dans l'Ohio en distribuant des pépins aux pionniers venus s'installer dans la région. Quand ils étaient en fleur, ça devait être magnifique...



Si ceux-là avaient  
bel et bien existé,  
pourquoi pas  
des chênes  
ou des amandiers  
en Provence ?

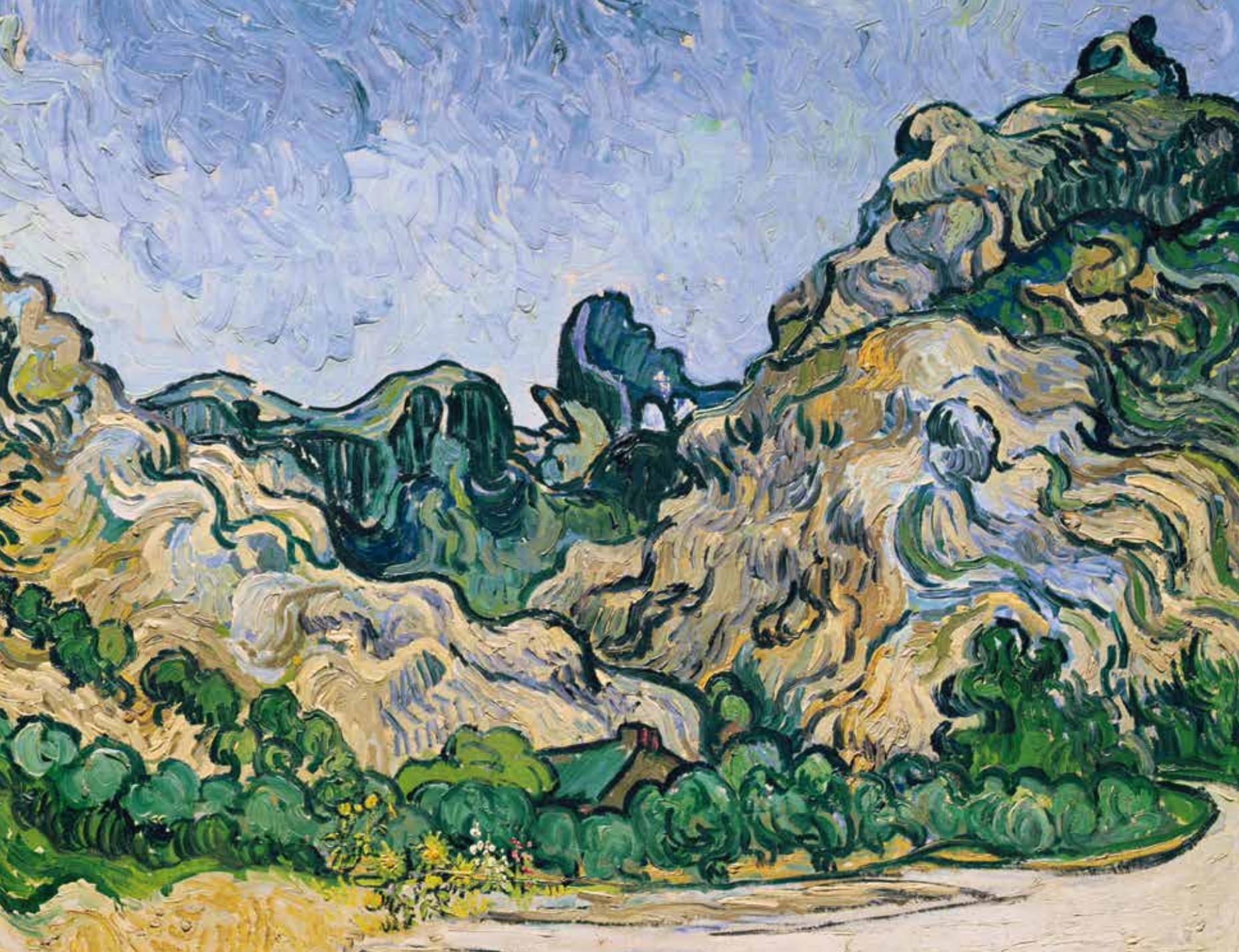
*Amandier en fleur, 1890.*

Et puis il y avait ce carnet qui intriguait Fanfan, ce carnet couvert de notes et de plans si précis qu'Elzéard lui avait fait remettre – étaient-ce les croquis d'un berger planteur d'arbres, ou les notes d'un conteur planteur de mots en train de construire son récit ? C'était l'œuvre en tout cas d'un amoureux de la nature, son herbier le prouvait. Du haut de la cheminée, le bâton de berger semblait l'observer.



Une phrase comme un clin d'œil complice pour l'encourager. Une seule chose était sûre : grâce à Elzéard, Fanfan avait trouvé sa bergerie à elle, enfouie sous les oliviers.





Un vrai coin  
de paradis  
où vivre  
et rêver.

*Montagnes à Saint-Rémy, 1889.*

Et grâce à lui, elle s'était mise à adorer les contes qu'elle dévorait des heures durant au coin du feu – comme autant de mots envoûtants glanés au fil des lignes, qu'elle garderait en elle pour mieux les semer un jour, à la volée...

Ces mots, ce coin de paradis, c'est moi qui en profite aujourd'hui car depuis que je suis toute petite, c'est ici, dans la vieille bergerie de ma grand-mère, que je passe mes vacances. *La maison de pierre est toute rapiécée, mais le toit est toujours solide et étanche et le vent qui le frappe fait sur les tuiles le bruit de la mer sur les plages. On y dort mieux que nulle part ailleurs.*

Avant d'aller me coucher, dans ma chambrette blottie sous les combles, Fanfan me raconte une histoire à la lueur des flammes. Un conte pour chaque soir.



Après les premières gelées, nous cueillons ensemble les olives gorgées de soleil, et l'huile qui en est pressée nous régale toute l'année. Mon coup de main est bien venu. Fanfan a presque l'âge d'Elzéard désormais, mais son regard est plus vif et plus curieux que jamais. Derrière la maison, elle a installé une pépinière où elle s'essaie à la culture de bouleaux, de hêtres et d'érables. Je l'aide à les planter, je les arrose à la tombée du jour et dessine leur portrait dans mon carnet aux allures d'herbier, rempli de feuilles et de fleurs séchées.

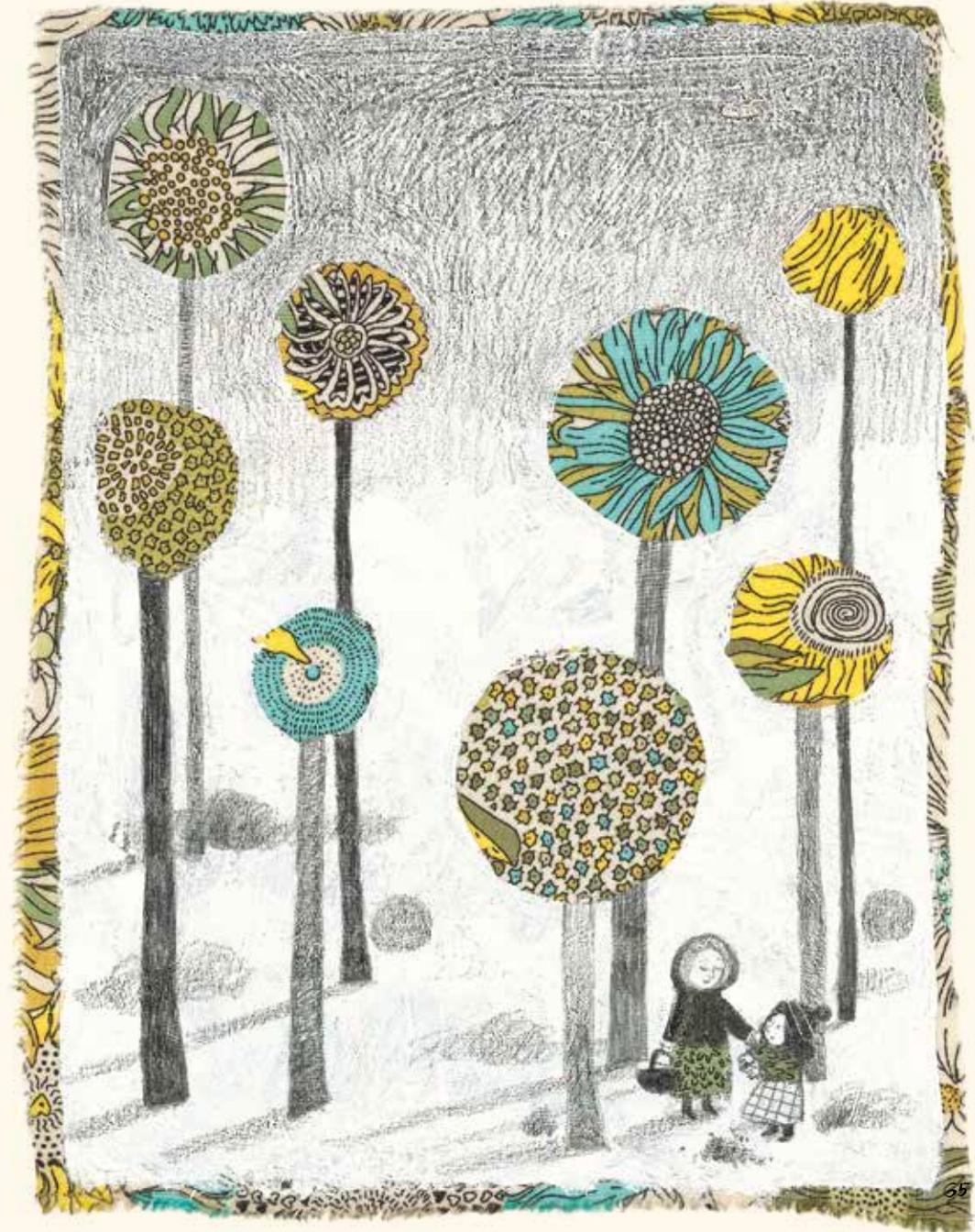
Sa dernière découverte l'a enthousiasmée : pour les figuiers, les saules, les peupliers et même les buis, il suffit de repiquer une branche en terre pour qu'un nouvel arbre se mette à pousser. Quant aux noix, c'est le concours entre nous deux à qui en fera germer le plus.



Nous sommes encore meilleures que les écureuils ! Bien sûr, la nature fait le tri, comme le disait Elzéard. Sur cinq cents arbres plantés, cent seulement prennent racine. Sur la centaine, la moitié se perd sans qu'on sache trop pourquoi. Reste une cinquantaine de boutures bien vertes que Fanfan offre aux jeunes familles qui s'installent au village.

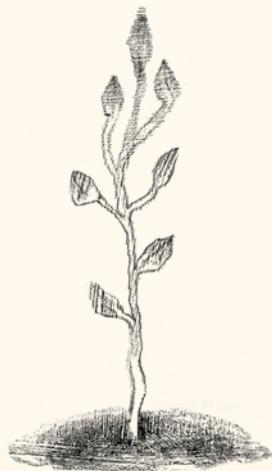
Dans une forêt de chênes, perdue sur les hauteurs,  
nous allons souvent ramasser des glands que Fanfan  
conserve dans de grands seaux et, le soir, elle en remplit  
un petit sac qu'elle déverse sur la vieille table de bois.  
Alors je m'assieds sur la petite chaise de paille, et mon  
travail commence...

L'un après l'autre, je les examine de fort près, séparant  
les bons des mauvais. Puis je les compte *par paquets de  
dix*, éliminant encore les petits fruits ou ceux qui sont  
légèrement fendillés. Quand j'ai ainsi devant moi *cent  
glands parfaits*, nous allons nous coucher.



Le matin, avant de partir, je trempe dans un seau d'eau le petit sac où j'ai mis *les glands soigneusement choisis et comptés*. Puis je pars avec Fanfan dans les landes arides. Par-ci par-là, à certains endroits des collines, *sur quelques replats, devant une belle vue, le long d'un sentier*, je plante ma tringle dans la terre – une tringle grosse comme le pouce – pour faire un trou. J'enterre un gland, je rebouche le trou. Je plante des arbres, comme Elzéard – celui du livre ou de la vie.

Qui sait, peut-être  
que l'un d'eux  
deviendra centenaire...



LES ARTISTES  
VINCENT VAN GOGH  
JEAN GIONO

&

DANS LA MARMITE  
DES AUTEURS

# Vincent Van Gogh

1853 – 1890  
Peintre néerlandais  
Impressionnisme, préfiguration  
de l'expressionnisme et du fauvisme.



*« L'art, c'est l'homme ajouté à la nature –  
la nature, la vérité, la réalité, dont l'artiste  
fait ressortir le sens, l'interprétation,  
le caractère, qu'il exprime, qu'il dégage,  
qu'il démêle, qu'il libère, qu'il éclaire. »*

Lettre à Théo, juin 1879.

---

*Qui était*

*VINCENT VAN GOGH ?*

---

Van Gogh est né aux Pays-Bas le 30 mars 1853. Fils de pasteur, tenté lui-même par la vie religieuse, il arrive à Paris en février 1886. Il y découvre avec bonheur la peinture lumineuse et riche en couleurs des impressionnistes.

En février 1888, il quitte Paris pour Arles où il recherche la couleur et la lumière du Midi. Il y invite des amis peintres, en particulier Paul Gauguin, et prépare leur arrivée en décorant la « maison jaune » qu'il voudrait transformer en atelier. Il peint alors des portraits, des jardins, des paysages, ses fameux Tournesols.

Mais Gauguin se brouille rapidement avec Van Gogh, désormais plongé

dans une solitude douloureuse et une profonde dépression. Hospitalisé, puis interné de mai 1889 à mai 1890 dans l'asile de Saint-Rémy-de-Provence, où il peint *La Chambre*, il est ensuite accueilli à Auvers-sur-Oise par le docteur Gachet. Il ne cesse de peindre pendant toute cette période. Sa dépression est cependant la plus forte : Van Gogh se suicide en juillet 1890.



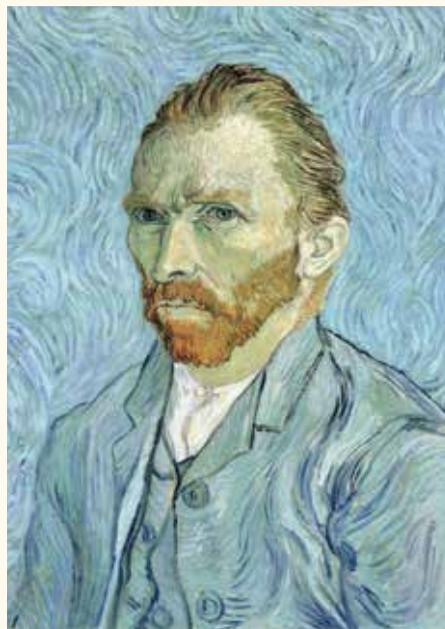
---

*C'est un*  
**ARTISTE**  
*inclassable*

---

Lorsqu'en 1886 il s'installe à Paris et découvre les peintres impressionnistes, Van Gogh est ébloui par la lumière et les couleurs de leurs tableaux et commence à utiliser des tons plus clairs. Il est aussi influencé par sa découverte des estampes japonaises – les « crépons » japonais – qui lui donnent le goût des couleurs vives et des contours cernés.

Mais c'est la manière dont il travaille la matière qui le singularise. Il accentue les reliefs



Autoportrait, 1889.

par des empâtements, et il laisse visibles les coups de brosse énergiques, parfois violents, en larges touches nerveuses, comme les traces du couteau qu'il a utilisé pour appliquer en couches épaisses la pâte sur la toile.

En dehors de toute école, il traduit le tourbillon de ses émotions et le tumulte de son âme.

Jean  
Giono

1895 – 1970  
Écrivain français  
Né et mort à Manosque.  
Surnommé « le voyageur immobile ».

*« Ni le paysan, ni moi-même, ni l'économiste,  
ni Van Gogh ne sommes dans la réalité.  
Tout ce que nous pouvons transmettre c'est l'idée  
que nous nous faisons du champ de blé.  
Il en est des êtres comme des choses.  
De là les passions. »*

*Les raisons du bonheur, 1968.*

---

---

## JEAN GIONO

*inclassable lui aussi*

---

C'est en effet une figure majeure et pourtant marginale du paysage littéraire du XX<sup>e</sup> siècle. Fils unique d'un cordonnier et d'une repasseuse, attaché à ses racines paternelles piémontaises, il est né à Manosque (Alpes-de-Haute-Provence) en 1895, où il meurt en 1970. Ayant dû, pour faire vivre sa famille, quitter le collège à seize ans et devenir employé de banque, il bâtit seul sa culture, et ne fait à peu près aucun voyage à l'étranger jusque passé la cinquantaine. Il déteste les grandes villes, surtout Paris. L'atmosphère de l'édition l'indispose. Il a assez peu de relations littéraires, peu d'entregent. Aucun prix littéraire français important ne lui est jamais décerné.

On l'a pris pour un écrivain régionaliste, idée qu'il détestait.

Le creuset de son inspiration, c'est l'Antiquité, en particulier les textes homériques dont il goûte la poésie, la puissance des récits et l'écriture imagée.

Mais l'expérience fondatrice, c'est celle de la Grande Guerre (1914-1918). Il participe aux batailles les plus terribles du conflit (Artois, Champagne, Verdun, la Somme, le Chemin des Dames) et en ressort traumatisé.

Choqué par l'horreur de la guerre, les massacres, la barbarie, l'atrocité de ce qu'il a vécu dans cet enfer, il devient un pacifiste convaincu jusqu'à la fin de sa vie.



## LA PROVENCE

*pour source d'inspiration*

---

Ses romans ont souvent pour cadre la haute Provence, mais pas une Provence d'opérette ou de carte postale. Il dit lui-même n'avoir jamais « mis une seule cigale dans son œuvre ». Il décrit les collines et les plateaux, âpres, arides et austères, où l'homme, pour vivre, doit lutter contre les éléments. Cette lutte, il l'évoque sur un mode lyrique, poétique et puissant, dans *Colline* (1928) et *Regain* (1930), où il chante l'alliance de la terre et des hommes dans un village ressuscité. Dans *Le Chant du monde* (1934), il célèbre le fleuve, violent et sauvage qui cependant irrigue la Provence. *Que ma joie demeure* (1935) est une invitation à la libération de la nature et de l'homme dans une jouissance, une allégresse et une sensualité partagées.



Ce chantre du retour à la nature, qui célébrait l'union de l'homme et du cosmos, ce pacifiste, ennemi de toute forme d'engagement, abandonne après la Seconde Guerre mondiale son lyrisme initial.

Il publie en 1947 *Un roi sans divertissement*, chronique d'un fait divers dans lequel s'englué Langlois, fable métaphysique sur l'ennui qu'il faut conjurer à tout prix. Car « *un roi sans divertissement est un homme plein de misères* » (Pascal, *Pensées*).

*Le Hussard sur le toit* (1951) évoque les pérégrinations d'un colonel de hussards, Angelo, lors de l'épidémie de choléra qui frappa le sud de la France en 1832. Chemin faisant, il découvre les ravages de la maladie, apprend à secourir les malades en s'affranchissant de la peur, et à garder envers et contre tout un optimisme serein.

## ELZÉARD BOUFFIER *a-t-il existé ?*

C'est le personnage principal de la nouvelle de Giono, *L'Homme qui plantait des arbres*.

Elzéard Bouffier est un berger qui a consacré sa vie à planter des glands dans la terre. Ainsi pousse une magnifique forêt : des chênes, mais aussi des hêtres et des bouleaux, permettant à toute la région de revivre. Mais Elzéard, pendant toutes ces années, a agi en secret, un secret que seules quelques personnes, connaissant la valeur du silence, partagent. Giono, par ce récit, illustre les valeurs écologiques et morales des rapports de l'homme avec la nature.

Giono avait pris l'habitude de planter des arbres avec son père lorsqu'il était enfant. Tous deux emportaient dans leurs poches des glands qu'ils enfouissaient dans la terre à l'aide de leur canne, en espérant qu'ils deviendraient de superbes chênes.



Le récit en revanche est fictif, mais nombreux furent ceux qui crurent en l'existence réelle du berger planteur d'arbres. Une lettre de Giono envoyée en 1957 au conservateur des Eaux et Forêts de Digne, M. Valdeyron, met les choses au point :

*Cher Monsieur,  
[...] Elzéard Bouffier est  
un personnage inventé.*

*Le but était de faire aimer l'arbre ou plus exactement faire aimer à planter des arbres (ce qui est depuis toujours une de mes idées les plus chères). Or si j'en juge par le résultat, le but a été atteint par ce personnage imaginaire.*

Mais le mythe ne s'arrête pas pour autant et Giono s'en amuse, allant jusqu'à envoyer dix ans plus tard la photo d'un vieux paysan, trouvée chez un brocanteur à un éditeur, en notant : « J'ai donné une photo de ce personnage inventé. »

L'histoire est effectivement trop belle pour ne pas y croire...



## POURQUOI RÉUNIR

### *Van Gogh et Giono ?*

La Provence, les arbres... il y a une parenté certaine entre leurs univers. Si l'un est enraciné dans sa terre natale qui l'inspire sans fin, l'autre ne la découvre que tardivement. Mais dès son arrivée, Van Gogh est ébloui par les nuits étoilées et la lumière intense de l'été. Il fait des portraits de vieux paysans qui ressemblent à Elzéard et, comme Giono, s'imprègne des ambiances, de chaque lueur du ciel et des champs. Sur le papier ou sur la toile, on retrouve le même sens aigu de l'observation, des couleurs, des images, des nuances (« Ciel vert jaune à nuages roses. Le terrain violet, le semeur et l'arbre bleu de Prusse », pour l'un, « Des bouquets d'yeuses, des vergers d'oliviers, des landes couvertes de thym, des rochers [...] couleur de cendre, des lacs de lavande... » pour l'autre). Et chacun sait si bien réinventer la réalité. « Le champ de blé de Van Gogh c'est le champ de blé plus

*Van Gogh, dit Giono. C'est un champ de blé particulier, c'est un mensonge, c'est à celui-là que nous nous intéressons. »*

Tout comme nous nous intéressons au « mensonge » qu'est la forêt d'Elzéard dans ce « conte écologique ».

Mais ce qui les rapproche surtout, c'est une même passion de l'arbre. L'un éprouve « une joie sans égale » à enterrer des glands pour voir pousser des chênes, l'autre considère que « Réaliser des esquisses revient à planter des graines pour faire pousser des tableaux ». De vrais « compagnons qui peuvent aider à vivre », des personnages à part entière. Omniprésents dans l'œuvre de chacun, leurs arbres, ici, se font écho.



---

## Dans la marmite des auteurs

---

### Géraldine Elschner :

« Tout a commencé par la canne qu'une amie – Fanfan – m'a montrée un jour. Un vieux berger l'avait taillée pour elle en y gravant : « *Blanche Marguerite je te voit éclore Cheveux blanc je te voit mourir* » – avec ces fautes comme des fleurs. J'ai cru voir Elzéard !

*L'Homme qui plantait des arbres* m'accompagne depuis des années. Il m'a fait amorcer une « Année de l'arbre » dans une maison de retraite du Nord, et **j'ai suivi longuement la trace de Giono en Provence, de Manosque au Contadour.**

Ce bâton a donc suffi à déclencher l'histoire. J'en ai planté les mots, tout simplement : Elzéard, à l'hospice de Banon, racontait à Fanfan comment planter des arbres. Mais j'étais tombée dans le piège ! Elzéard était un « personnage inventé », j'en faisais un être réel et ma « recette », trop facile, devenait mensonge. À moins que... **Où mettre la limite entre conte et réalité ?** Et si avec Elzéard, nous basculions aussi de l'un à l'autre, jusqu'à s'y perdre ? Tout s'est alors mélangé. Un mille-feuille d'identités à démêler. J'avançais à tâtons, sans savoir où j'allais. Mais au final, une petite fille plante vraiment des arbres – une invitation à en faire autant !

**Un seul peintre réunissait la passion de Giono pour les arbres et la Provence : Van Gogh.** Son œuvre déborde de motifs pour chaque scène du livre, le choix fut difficile. Ses arbres sont de vrais personnages, vivants, touchants. Et son cheminement personnel glisse sans cesse d'une réalité à l'autre, et se perd souvent. Un riche terreau. Ma forêt s'est mise à pousser. Entre-temps, le bâton de berger de Fanfan a pris place chez moi – **comme un clin d'œil complice... »**



### Frédéric Mansot :

« Août 1977, une reproduction des *Tournesols* de Van Gogh illumine la cuisine de nos vacances. Les vives nuances traçant leurs chemins au fil des pétales et des feuilles dessinent en moi des rêves artistiques. **Mon père m'achète ma première boîte de peinture à l'huile.**

Avril 1987, dans la pénombre d'une salle de cinéma, je découvre Giono, bouleversé par *L'Homme qui plantait des arbres* sous les crayons tourbillonnants de couleur de Frédéric Back. Pure émotion poétique suivie d'applaudissements ininterrompus ! Étudiant en art, j'écris immédiatement au maître du dessin animé canadien pour lui demander... la marque de ses crayons de couleur ! Quelques semaines plus tard, cinq crayons traversent l'Atlantique. Chacun d'eux sera utilisé religieusement jusqu'au dernier millimètre pour le court-métrage de mon diplôme.

Septembre 2012, forêt primaire du Gabon. Luc Jacquet, ami de toujours, m'entraîne dans l'aventure de son film *Il était une forêt*. Au détour d'un arbre, j'y rencontre Francis Hallé, botaniste passionné, qui ne sait étudier la flore qu'en la dessinant !

**De retour en France, j'imagine son histoire presque « vraie » et lui donne le titre-hommage de *L'Homme qui dessinait les arbres*.**

Monsieur Francis au-dessus de son moabi, Fatinou sous son baobab, Tamanna peignant l'arbre bleu, Wakanda grimant sur le grand séquoia et même Natsumé, au pied de son cerisier en fleur, **tous mes personnages, comme Fanfan et Elzéard, auront su trouver leur chemin à l'ombre des arbres !**

Septembre 2019, je retrouve imprimés sur du tissu les *Tournesols* de mon enfance... Ils sont sous ma peinture maintenant ! Les couleurs continuent à trouver leur chemin ! »

Crédits photographiques : **TABLEAUX DE VINCENT VAN GOGH**

PAGE 9 :

**Vieux Paysan, portrait de Patience Escalier, 1888,**

huile sur toile, 69,2 x 56 cm, collection privée.

© Lefevre Fine Art Ltd., London / Bridgeman Images.

PAGES 10-11 :

**Jardin de l'hôpital d'Arles, (devenu Espace Van Gogh), 1889,**

huile sur toile, 73 x 92 cm, Oskar Reinhart Collection, Winterthur,

Suisse. © Bridgeman Images.

PAGES 16-17 :

**Les Premiers Pas, (d'après Millet) 1890,**

huile sur toile, 72,4 x 91,1 cm, Metropolitan Museum of Art,

New York, États-Unis. © Bridgeman Images.

PAGES 20-21 :

**Chambre de Van Gogh, 1889,**

huile sur toile, 57,5 x 74 cm, musée d'Orsay, Paris.

© Bridgeman Images.

PAGE 24 :

**Le Semeur, 1888,**

huile sur toile, 32,5 x 40,3 cm, Van Gogh Museum, Amsterdam,

Pays-Bas. © Granger / Bridgeman Images.

PAGES 28-29 :

**Arbres et sous-bois, 1887,**

huile sur toile, 46,5 x 55,5 cm, Van Gogh Museum, Amsterdam,

Pays-Bas. © Bridgeman Images.

PAGES 32-33 :

**Les Oliviers, 1889,**

huile sur toile, 73 x 92 cm, Museum of Modern Art, New York, États-Unis.

© Bridgeman Images.

PAGE 36 :

**Chaise à la pipe, 1888,**

huile sur toile, 93 x 73,5 cm, National Gallery, Londres, Royaume-Uni.

© Bridgeman Images.

COUVERTURE + PAGES 40-41 :

**Nuit étoilée, 1889,**

huile sur toile, 73,7 x 92,1 cm, Museum of Modern Art, New York,

États-Unis. © Bridgeman Images.

PAGE 47 :

**La Bergère, (d'après Millet), 1889,**

huile sur toile, 53 x 41,5 cm, Tel Aviv Museum of Art, Israël.

© Avraham Hai / Bridgeman Images.

PAGE 51 :

**Une liseuse de romans, 1888,**

huile sur toile, 73 x 92,1 cm, collection privée.

© Lefevre Fine Art Ltd., London / Bridgeman Images.

PAGES 54-55 :

**Amandiers en fleur, 1890,**

huile sur toile, 73,3 x 92,4 cm, Van Gogh Museum, Amsterdam, Pays-Bas.

© Bridgeman Images.

VIGNETTE PAGE 7 + PAGES 58-59 :

**Montagnes à Saint-Rémy, 1889,**

huile sur toile, 73 x 93 cm, Solomon R. Guggenheim Museum, New York,

États-Unis. © Bridgeman Images.

PAGE 67 :

**Le Vieil If, 1888,**

huile sur toile, 92 x 72,4 cm, collection privée.

© Christie's Images / Bridgeman Images.

PAGE 72 :

**Autoportrait, 1889,**

huile sur toile, 65 x 54,5 cm, musée d'Orsay, Paris, France.

(Photo de l'œuvre recadrée.) © Bridgeman Images.

Texte original : **JEAN GIONO**

**L'Homme qui plantait des arbres,**

illustré par Olivier Desvaux,

Éditions Gallimard, 2019.

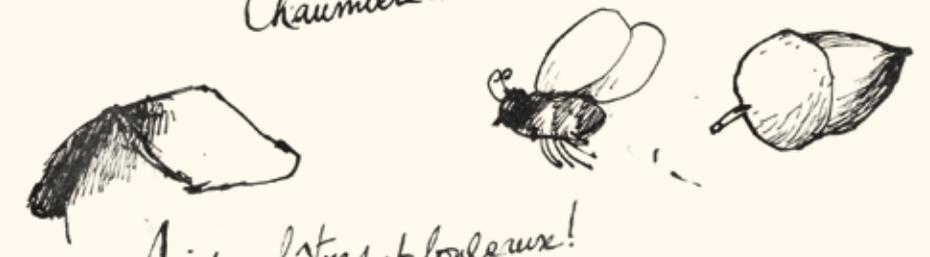


Les hirondelles ont fait leur nid dans la bauge.  
Porte-bonheur.

Bon feu de chêne. Braises d'un rouge violet et blanc qui font  
croire à un miracle surnaturel.

L'hiver approche, mal de voir ces grands chênes se dépouiller  
de leur feuillage.

Chaux au mois de mai avec ses lilas blancs



Ajouter hêtres et bouleaux!

Écriture de Les artistes Vincent Van Gogh et Jean Giono : Dominique Buisine  
© L'Élan vert, Saint-Pierre-des-Corps, 2020, [www.elanvert.fr](http://www.elanvert.fr)  
Dépôt légal novembre 2020, Bibliothèque nationale, 978-2-84455-608-0  
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.  
Imprimé en Chine



